12

ÉLOGE
DE M. HALLÉ,

PAR

M. FR. DUBOIS (D'AMIENS),
Secrétaire perpétuel de l'Académie nationale de médecine.

LU A L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE, LE 17 DÉCEMBRE 1851.



A PARIS,
CHEZ J.-B. BAILLIÈRE,
LIBRAIRE DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE,
RUE HAUTEFEUILLE 19.

1852.

EXTRAIT DU TOME XVII

DES MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE NATIONALE DE MÉDECINE.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, rue Mignon, 2.

ÉLOGE DE M. HALLÉ.

Messieurs, quand l'Académie royale de chirurgie et l'ancienne Société royale de médecine furent rétablies en 1820, sous le nom d'*Académie royale de médecine*, la nouvelle institution s'empressa de recueillir dans son sein les rares et glorieux survivants de ces deux célèbres Compagnies. Il en était un, illustre entre tous, plein d'honneur et de science, de modestie et de désintéressement; appartenant par son âge, ses travaux et sa renommée, à cette génération de savants qu'on aurait pu tout aussi bien rapporter au XVIIIe qu'au XIXe siècle; contemporain et collaborateur des Buffon, des Barthez, des Bordeu et des Lavoisier; collègue des Corvisart, des Chaussier, des Pinel et des Boyer; docteur régent de l'ancienne Faculté; l'un des professeurs de la nouvelle, membre de la société royale de médecine, de l'Académie des sciences et l'un des premiers titulaires de notre Compagnie; homme de bien par dessus tout; esprit docte et gracieux, dignement célébré par Desgenettes et par Cuvier, et dont je n'ose aujourd'hui vous entretenir que pour réparer un long oubli, et afin qu'il ne soit point dit un jour que, dans ce concert de louanges, l'Académie de médecine seule a fait défaut, que seule elle n'est point venue rendre hommage à la mémoire de son premier président annuel, de Jean-Noël Hallé!

M. Hallé était né à Paris, le 6 janvier 1754, de Noël Hallé et de Françoise-Geneviève Lorry; issu d'une famille dont tous les membres s'étaient

fait un nom dans les arts, dans les lettres et dans les sciences, il pouvait se dire : fils, petit-fils, arrière-petit-fils; neveu, petit-neveu, arrière-neveu d'artistes, de littérateurs et de savants distingués.

Il comptait en effet, dans cette lignée d'hommes de talents : son père d'abord Noël Hallé, dont on voulait faire un architecte, et qui devint un peintre habile, pensionnaire de l'Académie de Rome dans sa jeunesse, puis membre de l'Académie royale de peinture, auteur de tableaux estimés : *la course d'Atalante*, *l'Achille à Scyros*, et enfin directeur de l'École de Rome.

Guy Hallé, son aïeul, connu par des ouvrages non moins recherchés, et enfin Daniel Hallé, son bisaïeul, dont le pinceau élégant et facile avait concouru à orner les églises de Paris.

En ligne collatérale il trouvait, du côté paternel, les deux Jouvenet, Noël et Jean.

Noël, qui eut l'insigne honneur d'avoir été un des premiers maîtres du Poussin.

Jean, surnommé par ses contemporains le Corneille de la peinture, aimé et protégé de Lebrun, devant tout néanmoins à ses propres œuvres; directeur et enfin recteur perpétuel de l'Académie de peinture.

Jean Restout, neveu du grand Jouvenet et héritier de sa gloire, formé à l'art de la peinture par son père Marc Restout, et par sa mère, Marie-Madeleine Jouvenet; successivement directeur, recteur et chancelier de l'Académie de peinture.

Dans la ligne maternelle, il pouvait citer Frémin et Forest, dignes de figurer dans cette généalogie; l'émule de Rigault, le fin, l'élégant Largillière; et enfin les deux Lafosse, l'un qui a trouvé sa gloire dans les belles peintures de la coupole des Invalides, l'autre qui a trouvé la sienne sur la scène française dans les beaux vers de *Manlius*.

Voilà, messieurs, de quelle famille était sorti M. Hallé; il aurait donc pu dire de lui-même ce qu'il a dit si heureusement d'un de ses oncles, dont je n'ai point encore parlé, de Lorry, que les premiers objets qui fixèrent ses regards furent les miracles des arts; les premiers sons qui frappèrent ses oreilles furent les chants des Muses, et le premier sentiment qui dut se développer dans son âme fut l'amour de cette gloire qui ne s'acquiert que par la vertu et par les talents.

Mais comment se fit-il que ce rejeton de tant d'artistes, que cet enfant

des Muses, qui trouvait ainsi devant lui tout ouverte cette noble carrière des arts, préféra suivre le sentier de la science et devint un disciple d'Esculape?

C'est qu'il y avait encore, je viens de le dire, un beau modèle, un noble exemple à suivre dans sa famille, celui de Charles-Anne Lorry, l'élève chéri de Rollin, le disciple fidèle de Ferrein et d'Astruc; de Lorry qui réunissait à la fois les qualités du savant et les talents du praticien; esprit orné, étendu, aussi heureux dans sa pratique que modeste et réservé dans ses mœurs; que j'aurai fait connaître enfin quand j'aurai dit quelle était sa réponse à ceux qui le félicitaient de ses nombreux succès : « Jamais, répliquait-il, je ne me permettrai de dire *j'ai guéri*, mais j'ai » donné mes soins à tel malade, et sa maladie s'est terminée heureuse- » ment! »

Lorry avait conçu pour son jeune neveu le plus vif attachement, il s'en était en quelque sorte emparé, et comme il ne voyait rien au-dessus de la médecine, il avait résolu d'en faire un médecin. On lit dans une de ses biographies, que Louis XV l'ayant fait appeler lors de sa dernière maladie, lui demanda des détails sur sa famille; Lorry ne manqua pas de lui parler de son neveu Hallé, et comme le roi l'engageait à lui faire faire quelque grosse fortune dans la finance : « Non, sire, répondit vive- » ment Lorry, mon neveu aura un état modeste, mais honnête, il ne » devra sa considération qu'à son mérite personnel et à ses talents; il » ne fera d'ailleurs que suivre en cela l'exemple que lui ont donné ses » parents. »

Il fut donc définitivement arrêté en famille que le jeune Hallé étudierait la médecine : c'était un enfant soumis, plein de déférence pour ses parents; il ne fit aucune objection, mais il est douteux qu'en cela on ait consulté ses premiers goûts et suivi ses penchants. Sans étude, sans direction, et presque sans application, il avait acquis un remarquable talent pour le dessin. L'aspect d'une belle peinture le frappait déjà d'admiration; il est vrai que la musique le jetait dans de pareils ravissements; mais il n'avait alors que du respect pour les sciences, et s'il y acquit plus tard une véritable supériorité, ce fut au prix des études les plus fortes et les plus soutenues. Des monceaux de manuscrits conservés dans sa famille attestent l'étendue et l'opiniâtreté de ses premiers travaux; déjà il obéissait à cette remarquable tendance de son esprit, qui le por-

tait à embrasser à la fois presque toutes les connaissances humaines.

Admis à prendre ses grades dans l'ancienne Faculté de médecine de Paris, il en suivit avec ardeur tous les cours et en subit ponctuellement les innombrables formalités : après deux années de philosophie, il dut en consacrer deux autres pour arriver au *baccalauréat*, puis deux autres encore pour arriver à la *licence*; puis il allait passer à de nouvelles épreuves pour être admis à subir les examens du *doctorat* et de la *régence*, quand survint un événement qui devait interrompre momentanément ses études, mais pour laisser dans son esprit les plus heureux et les plus nobles souvenirs.

J'ai dit que son père avait été pensionnaire de l'Académie de Rome. Cette institution, vers 1775, avait fini par tomber dans un tel état de langueur, que le gouvernement dut craindre un moment d'y voir tarir la source des talents. Une réorganisation était devenue indispensable, M. Hallé fut chargé de cette mission difficile et délicate; il emmena avec lui son jeune fils; celui-ci n'avait que vingt et un ans, et il allait voir Rome! cette Rome antique que tant de fois il avait évoquée dans sa jeune imagination d'artiste et de savant, il lui fut enfin donné de la contempler! de visiter ses palais en ruines, ses temples, ses colonnes brisées que l'herbe couronne depuis tant de siècles, et tous ces débris enfin des gloires anciennes! M. Hallé passa sept mois dans la ville éternelle. Le paisible pontificat de Benoît XIV avait fait des Romains le peuple le plus hospitalier de la terre. C'est là qu'il fit connaissance avec deux minimes français, le père Lesueur et le père Jacquier, savants commentateurs de Newton, qui ne contribuèrent pas peu à inspirer au jeune voyageur le goût des sciences exactes.

Tout en réorganisant l'école de peinture, le père de M. Hallé avait su tout à la fois se concilier l'amitié de l'ancien directeur et l'attachement des pensionnaires ; aussi sa mission étant terminée, le gouvernement, comme témoignage de haute satisfaction, lui accorda le cordon de Saint-Michel et des lettres de noblesse.

Le jeune Hallé venait à peine de terminer ses études, lorsqu'en 1776 fut fondée la Société royale de médecine ; deux ans après, en 1778, il était admis dans son sein en qualité d'*associé ordinaire.*

C'était dans le feu des persécutions que la Faculté exerçait contre les membres de la nouvelle Société, et M. Hallé, en sa qualité de doc-

teur-régent, dut plus particulièrement encourir les colères de cette mère jalouse.

Cette corporation était restée telle qu'on l'avait vue au moyen âge, fière de son antiquité et de ses priviléges, se consumant en de vaines disputes et en stériles argumentations, jalouse de toute gloire contemporaine, et regardant comme une violation de ses priviléges toute critique des anciens, toute recherche de vérités nouvelles, toute réforme et tout perfectionnement. C'était bien là cette école qui avait surnommé Riolan *le bouclier de la Faculté*, bien moins pour avoir pris la défense de ses statuts ou de son enseignement, que pour avoir combattu à outrance les belles découvertes de Guillaume Harvey, d'Aselli et de Pecquet, c'est-à-dire la découverte de la circulation, celle des vaisseaux lactés et celle du réservoir des lymphatiques.

C'était bien cette Faculté qui avait applaudi à toutes les imprécations de Guy-Patin contre l'antimoine, à ses sarcasmes contre la chimie, et à cette guerre ridicule qu'il avait déclarée aux chirurgiens et aux apothicaires de son temps (1).

En vain le roi, par arrêt rendu en son conseil, le 29 avril 1776, avait approuvé l'établissement de la nouvelle Société, en vain Turgot et Malesherbes lui avaient prêté leur appui, trois ans après la Faculté, par un arrêt, défendait encore à la Société de se réunir, et enjoignait à ceux de ses membres qui lui appartenaient d'avoir à y renoncer dans l'espace de sept jours, sous peine de se voir priver de tous droits, priviléges et honneurs; frappant ainsi les hommes les plus éminents, au nombre desquels se trouvaient Fourcroy et M. Hallé.

Lorry, aimé et respecté de tous, avait cherché à concilier les esprits; tous ses efforts avaient échoué :

« Je quitte notre doyen, écrivait-il à Vicq-d'Azyr, en novembre 1779, » il m'a paru un fort galant homme, fort honnête et fort civil... mais » regardant notre Société comme un corps rival de la Faculté, il m'en a » dit très poliment le plus grand mal... »

C'est dans ces longues contestations que se passèrent les premières années de la Société royale, ce qui n'empêcha point M. Hallé de prendre une part très active à ses travaux.

(1) Voyez *Lettres de Guy Patin*, nouvelle édition publiée par J.-H. Reveillé Parise. Paris, 1846.

Dès l'année 1779, il avait publié un mémoire sur les *phénomènes et les variations que présente l'urine considérée dans l'état de santé* : c'était un travail assez étendu; mais M. Hallé lui donnait, dans sa pensée, des proportions bien plus considérables : « Il aurait exigé, disait-il, une suite » de recherches auxquelles il ne se flattait pas de suffire seul. »

Dans le cours de la même année, il avait fait avec MM. de Jussieu, Lalouette et Jeanroy, de nombreuses expériences pour déterminer les *propriétés de la racine de dentelaire*.

Livré en même temps à la pratique médicale, il publiait, en 1781, des *Observations sur des ouvertures de cadavres*, et signalait des faits d'anatomie pathologique qui ne lui paraissaient pas s'accorder avec les phénomènes qu'il avait observés pendant la vie des malades.

Peu de temps après, il publia son mémoire *sur le camphre ;* il venait de faire une perte bien douloureuse : Lorry, son oncle, son ami, son bienfaiteur, n'était plus! « Si je me suis hâté, disait-il, de présenter ces » observations à mes confrères, c'est que, justement effrayé au com- » mencement d'une carrière difficile, du vide affreux que laisse autour » de moi une perte irréparable, j'ai dû recourir à leurs lumières et sou- » mettre ces essais à leurs réflexions. »

Tout en restant fidèle à la Société de médecine, Lorry avait continué de donner des preuves d'attachement à la Faculté, ce qui ne l'avait pas empêché d'essuyer les injustices les plus criantes; sa santé en avait été profondément altérée. Après les grands froids de 1782, il avait été frappé d'apoplexie, puis survinrent des accidents qui le déterminèrent à se faire transporter aux eaux de Bourbonne, bien moins, dit un de ses biographes, dans l'espoir d'y rétablir sa santé, que pour cacher à sa famille le spectacle de sa mort.

M. Hallé, dans sa modestie, n'éprouvait qu'un regret, c'était celui de ne pouvoir louer assez dignement la mémoire de cet oncle chéri. Vicq-d'Azyr, à la Société royale (1), Leroux des Tillet, à la Faculté, avaient prononcé l'éloge de Lorry, mais il semblait à M. Hallé que c'était à lui surtout qu'il appartenait de remplir ce pieux devoir. J'ai vu les fragments d'un éloge qu'il avait commencé; quatre copies, toutes de sa main, montrent quelle persévérance il avait mise à ce travail, et quelle perfection

(1) *Mémoires de la Société royale de médecine*, 1782-1783, t. V, p. 25.

il aurait voulu y apporter. Dans son désespoir d'y parvenir, il pensa, et avec raison, que publier les travaux inédits de son oncle, c'était encore faire son éloge, il donna tous ses soins au savant Traité : *De præcipuis morborum mutationibus et conversionibus*, etc.

Jusque-là, on le voit, M. Hallé n'avait guère fait que préluder à des travaux plus importants, passant ainsi d'un sujet à un autre, sans suivre encore de direction bien déterminée; mais de 1782 à 1785, il entra en plein dans les études qui devaient désormais remplir toute sa vie ; je veux parler de celles qui ont trait à *l'hygiène publique* et à *l'hygiène privée*, c'est, en effet, à cette époque qu'il publia ses *Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances*.

Dès l'apparition de ce travail on fit à M. Hallé plusieurs critiques: quelques unes étaient fondées et tenaient à la nature de son esprit ; les autres étaient souverainement injustes. M. Hallé, du reste, allait lui-même au-devant des objections, et loin de les dissimuler, il en reconnaissait toute la force, il avouait ingénument qu'il n'avait en effet donné pour conclusions que des difficultés à lever, des obscurités à éclaircir et des problèmes à résoudre; mais ses travaux, disait-il, avaient eu du moins ce résultat de bien exposer ces difficultés, de bien établir ces doutes et de bien poser ces problèmes.

M. Hallé se montrait déjà ce qu'il a été toute sa vie, un esprit élevé, scrupuleux, mais doutant de lui-même; ne pouvant limiter ni ses vues ni ses recherches, tout était pour lui *essais*, *tentatives*, *préliminaires;* ne voyant point de bornes à la nature, il ne pouvait se décider à en mettre à ses travaux, et à donner des conclusions définitives.

Il y avait à cette époque un recueil fait tout exprès, en quelque sorte, pour recevoir les productions d'un esprit aussi étendu et aussi abondant: c'était *l'Encyclopédie méthodique;* M. Hallé y faisait insérer, dans la partie de MÉDECINE, les articles *Afrique*, *air*, *aliments*, etc. Ce n'étaient point des articles, c'étaient des volumes, et il ne les donnait encore que comme de simples préliminaires ; il va tout dire sur *l'Afrique*, et il vous prévient que le temps et l'espace ne lui permettront pas d'entrer à cet égard dans des détails assez complets : « il espère qu'on lui pardonnera » ses omissions et ses erreurs, en considérant que, dans cet article, il » n'a prétendu que jeter les fondements d'un travail plus complet. »

L'article *aliments* forme un demi-volume, et M. Hallé regrette de le

laisser incomplet, il aurait « dû y joindre deux autres parties, dit-il, mais » il n'a fait que préluder à l'une d'elles, et, quant à l'autre, c'est à peine » s'il en a donné une idée. »

Plus M. Hallé pénétrait dans un sujet, plus il lui semblait qu'il restait à faire ; *la physique médicale* était à ses yeux une carrière dont les limites semblaient indéfiniment se reculer : « chaque siècle, disait-il, travaille pour le siècle suivant, c'est aux savants du dernier que nous » devons les premiers rayons qui ont éclairé cette vaste carrière; cette » aurore a pris de nos jours plus d'éclat, mais à mesure que les lumières » augmentent et que le jour s'élève, le terme de notre course semble » s'éloigner davantage et nous découvrons de plus en plus un horizon » immense qui semble s'agrandir à mesure qu'il s'éclaire. »

Mais c'est surtout dans la conceptiou de son *plan d'un cours d'hygiène*, que M. Hallé a montré cette tendance à embrasser ainsi toutes choses dans ses études, à remonter et à s'égarer dans toutes les sciences accessoires ou non à son sujet. Il lui semblait que, pour savoir à fond quelque chose, il fallait, au préalable, s'initier à toutes connaissances humaines; aussi aurait-il été difficile de dire quelle science, quel art il n'avait point jugé à propos de comprendre dans ce vaste plan d'un cours d'hygiène; tout s'y trouve: *archéologie*, *astronomie*, *physique*, *chimie*, *histoire naturelle*, *agronomie*, *architecture*, *jurisprudence*, etc. C'est que lui-même avait voulu tout étudier, tout connaître, savoir tout enfin et quelque chose encore au-delà.

La première édition de ce plan avait paru en 1791, dans le journal que publiait Fourcroy, sous le titre de : *Médecine éclairée par les sciences physiques*; la seconde en l'an VI dans l'*Encyclopédie méthodique*.

M. Hallé veut qu'on y expose d'abord l'origine des différents peuples, qu'on fasse leur législation, leurs mœurs, leur police, qu'on pénètre ensuite dans toutes les écoles philosophiques, et cette introduction toute vaste qu'elle est ne lui suffisant point, il en demandait une autre qui eût compris la géographie physique et médicale, plus une connaissance physique et médicale de l'histoire, et ce n'est qu'à la suite de tous ces préliminaires qu'il plaçait enfin sa grande division de l'hygiène proprement dite.

Le temps ne me permettrait pas, messieurs, de faire connaître ici

l'économie détaillée de ce plan, il me suffira de dire qu'on aurait pu y faire entrer toute une bibliothèque, et c'est ce qu'aurait fait très volontiers M. Hallé. Il n'y a pas jusqu'aux deux sciences qu'il devait supposer connues, l'anatomie et la physiologie, qu'il n'ait reprises presque entièrement pour les restituer à l'hygiène.

Ainsi, sous le prétexte de faire connaître les *percepta*, il reprend toute l'histoire des *sens* tant internes qu'externes, puis les *passions*, puis l'histoire de l'intelligence elle-même.

Et comme l'homme placé au sein de l'univers doit en éprouver les influences, M. Hallé trouve qu'on ne saurait se dispenser de faire connaître et ces influences et l'univers lui-même ; et alors viennent, comme autant de chapitres, la succession des temps, les influences sidérales et solaires, les changements naturels et accidentels du globe, les tremblements de terre, les inondations, etc.

Ne semble-t-il pas que tout doive être terminé et qu'on soit arrivé aux dernières limites de l'hygiène? Il n'en est rien cependant, il semble que M. Hallé aurait eu regret de laisser quelque chose en dehors de son plan: sous le titre de *Conséquences de l'hygiène*, il fait de nouvelles excursions non seulement dans l'histoire des épidémies et des endémies, mais encore dans l'histoire des maladies individuelles.

Telles sont, messieurs, les principales dispositions de ce plan resté célèbre dans nos écoles, et qui fut l'objet des constantes méditations de M. Hallé, sans l'empêcher toutefois de se livrer à des travaux d'une utilité plus immédiate et plus pratique.

Souvent consultée par le gouvernement, sur des questions d'hygiène publique, la Société royale s'en remettait à M. Hallé et pour les expériences qu'il y avait à faire et pour la rédaction des rapports.

Ainsi en 1790, la municipalité de Paris, désireuse d'augmenter sa popularité, s'était mise à faire faire enquêtes sur enquêtes, à l'effet de constater les différentes causes d'insalubrité locale.

Il est un petit cours d'eau qui avait plus particulièrement excité l'attention de l'édilité parisienne; située au sud-est de Paris, cette petite rivière serpente d'abord dans une délicieuse vallée, limpide et bordée de frais ombrages; mais bientôt et à mesure qu'elle s'approche de la ville, mise à contribution par toutes sortes d'industries, elle prend une couleur noire, un aspect fangeux et exhale une odeur fétide. C'est la *Bièvre*

qui laisse longtemps reconnaître dans le lit de la Seine le tribut immonde qu'elle lui apporte.

M. Hallé, dont les lumières avaient été invoquées à ce sujet, lut à la Société un mémoire intitulé: *De l'état actuel du cours de la rivière de Bièvre*. C'était un travail intéressant qui renfermait des réflexions judicieuses; mais à cette époque ce n'était pas seulement la petite rivière de Bièvre qui se trouvait dans d'aussi fâcheuses conditions, c'était la *Seine* elle-même. Le 14 février 1790, deux membres de la Société de médecine, MM. Boncerf et Hallé furent chargés de visiter ses deux rives depuis le Pont-Neuf jusqu'à la Rapée et jusqu'à la Gare, et ils consignèrent dans un procès-verbal le résultat de leurs recherches.

Le voyageur qui parcourt aujourd'hui ces deux rives ne saurait se faire une idée de l'état dans lequel se trouvait alors cette partie du fleuve.

Au lieu de ces beaux quais, largement dallés, plantés d'arbres et bordés de somptueux édifices, de ces ponts découverts, de ces ports si bien dessinés et si propres, et de ce vaste horizon que l'œil découvre de toutes parts, on trouvait attenant au Pont-Neuf un immense attérissement couvert d'immondices et d'ordures, attérissement qui se prolongeait sous la première arche de chaque pont pour gagner l'île Louviers; les couches supérieures en étaient formées et par les latrines des maisons qui couvraient alors les quais et les ponts, et par les issues des boucheries et des tueries qui s'étendaient du grand Châtelet au centre de Paris.

La rive gauche n'était guère mieux partagée, là ou commençait le marché aux fruits et au foin, le lit de la rivière se trouvait resserré par une boue végétale en fermentation, formée presque uniquement de débris de fougères et de foin, et dont l'infection se répandait jusque dans les faubourgs Saint-Marcel et Saint-Jacques.

Un pareil état de choses n'exigeait rien moins que les immenses travaux qui depuis ont été accomplis; travaux dont le gouvernement, en 1790 et 1791, pouvait bien constater l'urgence, mais que les événements de la révolution allaient indéfiniment ajourner; ces événements forcèrent M. Hallé lui-même d'interrompre ses études et de se livrer exclusivement à la pratique de la médecine. Je dirai tout à l'heure comment ayant cessé, pour un moment, d'être un homme d'études et de méditations, il était devenu un homme d'action et de dévouement; mais dès que sur-

vinrent des jours meilleurs, M. Hallé reprit avec joie toutes ses études.

La Convention avait employé les derniers mois de son existence à réédifier cette même société qu'elle avait tant effrayée et si profondément désorganisée; une de ses premières mesures, en ce qui concernait l'enseignement, avait été l'établissement des écoles de santé; le personnel de l'école de Paris fut presque entièrement choisi par Fourcroy qui n'eut garde d'oublier son ancien collègue M. Hallé; le 13 frimaire an III, il fit créer pour lui la chaire de *physique médicale et d'hygiène*.

Bien qu'âgé alors de plus de quarante ans et malgré son titre de docteur régent, M. Hallé n'avait jamais professé; l'ancienne Faculté l'en avait empêché en d'autres temps, à cause de son attachement pour la Société royale; il manquait par conséquent de cette facilité et de cette aisance que donne l'habitude de l'enseignement; il avait, il est vrai, profondément étudié toutes les sciences accessoires à la médecine, et il s'était initié à la connaissance des anciens, dans leur propre langue, mais toutes ces choses qu'il connaissait et possédait si bien, se multipliaient et se pressaient tellement dans son esprit, que c'est à peine si, dans l'espace d'une année, il pouvait en terminer l'introduction.

M. Hallé embrassait trop d'objets à la fois, ou du moins il les voyait sous des faces trop multipliées pour pouvoir apporter dans leur opposition, ce choix, cette méthode, et surtout cette précision qu'exige un bon enseignement.

Il y avait en lui, comme un trop-plein qui ne pouvait que déborder confusément; écloses pour ainsi dire toutes à la fois dans son intelligence, les idées semblaient arriver en tumulte sur le bord de ses lèvres, et obligé qu'il était de les faire toutes passer par cette étroite filière de l'énonciation orale, on le voyait tantôt s'arrêter, ne sachant auxquelles donner la préférence, et tantôt s'égarer en d'interminables digressions.

Si j'osais ici me servir d'une comparaison, je dirais qu'en voyant cette belle intelligence aux prises avec toutes les difficultés de l'élocution, il me semblait assister au spectacle d'une foule libre et flottante dans une vaste enceinte, et qui, à un moment donné, veut se précipiter au dehors par une étroite et unique issue.

Disons cependant que ceux de ses élèves qui ne se sont point laissé rebuter par ces dehors et qui ont suivi assidûment ses leçons, en ont retiré de précieux enseignements.

M. Hallé était un de ces hommes dont la fréquentation et le commerce ne peuvent jamais qu'être profitables; après avoir longtemps suppléé Corvisart au Collége de France, il y avait été nommé professeur, par décret impérial du 24 pluviôse an XIII.

L'enseignement de la médecine au Collége de France n'était plus ce qu'il avait été dans les premiers temps de cette institution, le professeur ne devait plus se borner à lire et à commenter les pères de la médecine grecque, à recueillir des variantes et à rétablir des textes, mais la médecine antique y était encore en grand honneur, et c'était un genre d'enseignement qui convenait de tout point à M. Hallé; il y agrandit, comme on le pense bien et démesurément, le cadre qui lui était tracé, sans toutefois le dénaturer : Hippocrate était son point de départ. Il commençait, conformément à son programme, par une savante interprétation de ses œuvres, puis il suivait l'histoire de la médecine dans la série des premiers monuments écrits de l'art. Il admirait Hippocrate, mais il ne le donnait pas comme un oracle infaillible : ce qu'il voyait surtout dans ses œuvres, c'était les premières tentatives du génie.

Le cours que professait M. Hallé était à la fois un cours de philologie, d'histoire, de morale et de haute philosophie. Helléniste profond, érudit sagace et ingénieux, il trouvait des explications heureuses aux passages les plus obscurs des écrivains de cette époque; il y montrait l'observation, faible d'abord et incertaine, portant sur des faits mal étudiés et incomplets, puis sur des faits plus nombreux et mieux décrits, puis sur des faits rapprochés, comparés et susceptibles de donner lieu à des déductions lumineuses.

Telles étaient les vérités auxquelles M. Hallé cherchait à initier ses auditeurs, tout en les émerveillant par la profondeur et l'étendue de ses connaissances, la sagacité de ses aperçus et la force de ses raisonnements. Placé ainsi, dans l'ordre des temps, entre deux grands praticiens, entre Corvisart qui l'avait précédé et Laënnec qui devait lui succéder, M. Hallé rappelait le premier par l'exquise urbanité de ses formes, et il pouvait faire présager le second par les ressources de son érudition.

Toutefois la véritable place de M. Hallé était plutôt marquée dans un fauteuil académique que dans une chaire de professeur; c'était là que la révolution l'avait trouvé, c'est là qu'elle finit par le remettre.

Dès l'année 1796, en effet, c'est-à-dire dès la création de l'Institut,

M. Hallé fut admis dans la classe des sciences physiques et mathématiques, section de *médecine* et de *chirurgie* : c'était une section toute nouvelle dans l'Académie des sciences, et dont la création avait excité quelques susceptibilités, non que ce corps savant n'eût déjà compté dans son sein, et à toutes les époques, de célèbres médecins depuis Fagon, Tournefort et Winslow, jusqu'à Daubenton, Lassone et Vicq-d'Azyr ; mais, comme le disait l'un des historiens de cette compagnie, c'était plutôt de leurs découvertes dans les sciences naturelles, que des services rendus à la société dans l'exercice de la médecine, que ces hommes éminents tiraient leurs titres d'admission. Leurs travaux, ajoutait M. Cuvier, consignés dans des monuments écrits, permettaient de fixer positivement les rangs que doivent occuper leurs auteurs dans l'histoire des sciences, tandis que les médecins livrés exclusivement à la pratique ne laissent souvent après eux que doutes et incertitudes. Vainement, reprenait M. Cuvier, on interrogerait sur leur histoire, même lorsqu'ils leur survivent, ceux qu'ils ont arrachés à la douleur et à la mort, ceux-ci ont éprouvé leurs bienfaits sans pouvoir en juger le mérite : c'est comme par un dieu inconnu qu'ils ont été soulagés.

Hâtons-nous de dire que, de l'aveu de M. Cuvier lui-même, ces dernières réflexions ne pouvaient s'appliquer à M. Hallé : admis dans le sein de l'Institut, bien plutôt comme savant que comme praticien, M. Hallé pouvait y être jugé par ses pairs et devant ses pairs ; et je ne ferai encore qu'emprunter les paroles de M. Cuvier quand je dirai que M. Hallé ne s'y montra pas moins actif qu'en d'autres temps à la Société royale de médecine, et qu'il y a traité les plus grandes questions de la science médicale, soit dans les mémoires où il consignait ses propres vues, soit dans les rapports qui lui étaient demandés. Je ne citerai de ces derniers que les plus importants.

Au commencement de ce siècle, une grande découverte allait être communiquée au monde savant : l'heureuse Angleterre, qui déjà avait vu naître dans son sein Guillaume Harvey, Thomas Sydenham, Willis, Pringle, Fothergill et tant d'autres grands médecins, venait de trouver dans l'un de ses enfants l'auteur de cette nouvelle et impérissable découverte.

Il y avait dans le Gloucestershire, et depuis de longues années, une tradition très rassurante : on y était persuadé que les personnes assez heu-

reuses pour avoir été atteintes d'une éruption qui se déclare parfois au pis des vaches, étaient, par cela même, à jamais préservées de cette éruption meurtrière qu'on appelle *petite-vérole*.

Un médecin du pays, élève distingué de John Hunter, mais qui jusque-là ne s'était guère occupé que d'ornithologie, Edward *Jenner*, commence par s'enquérir de tous les faits qui avaient pu donner lieu à cette croyance; il constate qu'elle était aussi ancienne que générale. Dès le temps des derniers *Stuarts*, la belle duchesse de Cleveland, favorite de Charles II, était restée en pleine sécurité au milieu d'une affreuse épidémie de petite-vérole; née dans le Gloucestershire, elle disait qu'elle n'avait rien à craindre, puisqu'elle avait eu, dans son pays, la maladie qui en préservait.

Jenner se demande alors, et c'était la plus heureuse des inspirations, si pour étendre le bienfait de cette préservation au monde entier, il ne serait pas possible de faire, au moyen d'une insertion artificielle, ce que le simple contact produisait ainsi accidentellement. Il dut pour cela en appeler à l'expérience, et en 1796, pour la première fois, il inocula le fluide contenu dans les pustules, non pas directement du pis de la vache à l'homme, mais (l'histoire a conservé leurs noms) des mains de la laitière *Sarah Nelmes* au bras de l'enfant *Philipps;* puis il répéta et varia ses expériences jusqu'à ce qu'il eût mis hors de doute l'innocuité et l'efficacité de ce mode de transmission.

Telle était, messieurs, la découverte que venait de faire Jenner, et à laquelle on donna le nom de *vaccine*, comme pour rappeler à jamais sa source primitive.

Je viens de le dire, c'était aux premiers jours du XIXe siècle. Toutes les nations civilisées s'empressèrent de l'adopter et d'en favoriser dans leur sein la bienfaisante propagation. L'Institut de France avait nommé une commission composée de MM. Portal, Fourcroy, Huzard et Hallé.

C'est le 23 ventôse an XI que M. Hallé lut son rapport. S'élevant au-dessus de tous les préjugés nationaux, il disait, en parlant de Jenner, que « s'il est un pays qui ait droit plus spécialement de se glorifier de sa découverte, il n'en est aucun qui ne lui doive un tribut égal de gratitude, » les avantages que chaque contrée en retire étant en proportion de sa » population. »

Mais, après Jenner, il était des hommes généreux qui avaient des droits

incontestables à la reconnaissance de notre pays, et c'est ce que M. Hallé n'a eu garde d'oublier. « La France, disait-il, doit d'abord des témoignages éclatants de sa reconnaissance à Woodville, qui, pendant les fureurs de la guerre, est venu reproduire au milieu de nous le germe de la vaccine échappé de nos mains. »

Rendant ensuite un hommage non moins mérité à M. de Larochefoucault-Liancourt et à M. Husson, l'un président, l'autre secrétaire du premier comité institué pour propager en France les bienfaits de la vaccine, M. Hallé déclarait que ses collègues et lui avaient été des témoins d'autant plus impartiaux des expériences de ce comité, que, ne lui étant point unis par les liens de l'association, ils étaient demeurés étrangers à ses succès et à sa gloire; mais, ajoutait-il, la masse des faits avait été si considérable, qu'il en était résulté pour eux la preuve expérimentale la plus décisive qu'on puisse jamais désirer.

C'est ainsi, messieurs, que M. Hallé s'était tout d'abord placé, par ses écrits, au premier rang des propagateurs de la vaccine. Nommé un peu plus tard, en 1806, médecin particulier d'une des sœurs de l'Empereur, de la princesse Élisa, et chargé de l'accompagner dans l'État de Lucques, on le vit profiter de cette circonstance pour y répandre les bienfaits de la nouvelle découverte. Là comme partout, d'absurdes préjugés s'opposaient à son introduction ; M. Hallé procéda par des expériences publiques, et grâce à l'autorité dont il jouissait, grâce à son zèle, à sa persévérance, la vaccine pénétra non seulement dans toute la Toscane, mais encore dans tout le reste de l'Italie.

Enfin, et lorsqu'une période de douze années eut mis hors de toute contestation la réalité de la découverte de Jenner et sa complète innocuité, M. Hallé en retraça tous les bienfaits dans un tableau exact et judicieux; il en fit connaître les exceptions et les anomalies, il en donna les raisons, et rattacha ainsi définitivement à cette grande et belle cause tous les hommes doués d'un sens droit et exempts de préjugés; je dis *définitivement*, car, depuis cette époque, pas une objection n'a été faite, du moins dans le corps médical, pas une voix ne s'est fait entendre, si ce n'est en faveur de la découverte de Jenner.

Mais ce n'est pas seulement à l'Institut que M. Hallé s'était ainsi chargé de faire de savants rapports, il dut en faire aussi à la Faculté de médecine; un des plus remarquables est assurément celui qu'il fit insérer

en 1802 dans la *Bibliothèque médicale*, et qui a pour titre : *Observations sommaires sur la maladie des ouvriers des mines d'Anzin*, etc. Comme à cette époque on osait à peine créer quelques mots nouveaux en médecine, même quand ils semblaient indispensables, M. Hallé dit, en parlant de cette maladie qui lui semblait caractérisée par une notable privation du sang, qu'on aurait pu l'appeler *anœmie;* idée heureuse, qui le conduisit à substituer les ferrugineux aux mercuriaux, et cela au grand avantage des malades.

Tout le monde connaît le travail qu'il fit en 1810 sur le remède proposé par Pradier pour *le traitement de la goutte;* rapport modèle, suivi de soixante-trois observations et de deux suppléments!

Il serait trop long, messieurs, de rappeler ici les autres écrits de M. Hallé; outre les dissertations et les mémoires qu'il fournit aux publications périodiques de l'époque, on sait qu'il rédigea en commun, avec MM. Nysten et Thillaye, de remarquables articles dans le grand *Dictionnaire des sciences médicales*: c'était la même abondance, la même richesse qu'en d'autres temps dans l'*Encyclopédie*; nous n'avons donc pas à y revenir: c'était toujours et partout ce savoir immense, incoërcible, qu'il n'avait pu ramener aux proportions d'un enseignement oral, et dont nous allons retrouver les effets jusque dans sa pratique de chaque jour.

La clientèle de M. Hallé était à la fois étendue et choisie; c'était un praticien judicieux, sage par-dessus tout, mais essentiellement hésitant. Il savait trop pour ne pas douter. Esprit vaste et réfléchi, il apercevait à la fois tous les détours et toutes les difficultés d'une question : il aurait voulu tous les sonder et les parcourir avant de se décider.

Cette apparente faiblesse avait ainsi sa raison dans les qualités mêmes de son esprit: c'était l'étendue de son savoir et la délicatesse de sa conscience qui amenaient en lui ces perpétuelles fluctuations. Connaissant le fort et le faible de toutes choses, les avantages et les inconvénients, l'utilité et les dangers de toute médication, M. Hallé ne pouvait, comme tant d'autres, se résoudre à conclure.

Etrange infirmité de l'esprit humain, qui prend ainsi sa source dans son étendue même et dans sa profondeur! La volonté indécise flottait sans cesse dans cette vaste intelligence; à force de lumières et de pénétration, il trouvait à tout d'insurmontables difficultés; et comme dans le

doute, les moindres raisons déterminent, il arrivait souvent qu'après s'être livré aux plus savantes disquisitions, il finissait, dans les consultations, par adopter l'opinion du moins capable, si même il n'invoquait son assistance.

Spectacle fâcheux pour ceux qui ne sont pas initiés à ces combats intérieurs, et qui a fait croire à quelques uns que la science en médecine exclut, en quelque sorte, l'habileté pratique, et qu'il y a antagonisme entre ces deux genres de talents! C'est que dans l'exercice de notre art, messieurs, la qualité réputée par excellence est la *décision*, et le praticien a d'autant plus de crédit et d'autorité, qu'il paraît moins hésiter et délibérer. Plus il est absolu, plus il est tranchant, impérieux même, plus il a de succès auprès d'un certain monde. Quels sont trop souvent les plus recherchés, les plus courus dans la pratique de la médecine? Ce sont ceux qui ordonnent, agissent, exécutent avec le plus de vigueur et de résolution; ce sont des praticiens qui lisent peu, mais qui, armés d'un ou deux principes absolus, forts d'une étroite et inflexible logique, d'un dualisme implacable, marchent en avant dans cette route périlleuse, le glaive en main et les yeux fermés; ils n'admettent pas qu'ils puissent se tromper; ils ont, disent-ils, des inspirations soudaines; et dans les plus sinistres catastrophes, ce n'est point leur méthode, leur formule qui est en défaut, c'est la nature, ou plutôt, c'est le malade. *Il a fléchi!* disent-ils, et leur renommée, loin d'en souffrir, s'en agrandit encore!

Mais si, sur cette espèce de champ de bataille, les praticiens dont je parle paraissent ainsi l'emporter sur les savants modestes et consciencieux, la postérité, toujours équitable, vient à son tour faire la part des uns et des autres. Quand ces grands praticiens ont disparu de la scène du monde, quand ils ne sont plus là pour occuper et fasciner leurs contemporains, il arrive presque toujours que la postérité n'a retenu d'eux que leur nom, et un nom le plus souvent douteux. Le savant, au contraire, ne meurt jamais tout entier, surtout quand, à l'exemple de M. Hallé, il a su honorer sa vie par de grandes et nobles actions, et par un beau caractère.

Cet esprit, en effet, qui semblait comme égaré dans les sciences, timide et irrésolu quand il s'agissait de prendre une décision d'où pouvait dépendre la perte ou le salut d'un malade, cet esprit, dis-je, était d'une constance et d'une fermeté inébranlables quand il s'agissait des devoirs

qu'imposent à tout homme bien né la morale, la religion, l'honneur et la probité.

Dès ses plus jeunes années, dans un siècle frondeur et irréligieux, M. Hallé se montre digne, appliqué et pieux sans ostentation; il fait une sorte de contraste au milieu de cette société frivole et légère, par la régularité de ses mœurs, la pureté de ses sentiments et la sincérité de sa foi. Le testament de son oncle Lorry, conservé religieusement dans sa famille, atteste quelle profonde estime et quelle haute confiance inspirait ce jeune homme à ceux même dont il aurait dû attendre des exemples.

Lorry, dans sa sollicitude, n'oublie aucun de ses parents; sa libéralité s'étend sur chacun d'eux. Mais il y a un article à part pour son neveu Hallé. Ce n'est point un legs pécuniaire, c'est un aveu touchant : Lorry attend de la tendresse et de la piété de son neveu la réhabilitation de sa mémoire.

Voici ses paroles :

« Ayant vécu dans ce qu'on appelle le grand monde et avec les beaux » esprits du siècle, j'ai souvent souffert devant moi des railleries indé- » centes contre la religion, railleries auxquelles j'ai participé le moins » que j'ai pu; mais j'ai été souvent un chrétien honteux, ravi lorsque j'ai » cru pouvoir faire autrement. Je m'en suis repenti souvent, et ai donné » des preuves de ma croyance quand j'étais loin de la compagnie de ces » faux philosophes. J'en demande et en ai souvent demandé pardon à » Dieu avec amertume.

» Je prie donc mon neveu, lorsqu'on me mettra devant lui au rang des » incrédules, de me venger de ce reproche et d'avouer ma faiblesse, » que Dieu voudra bien me pardonner dans son immense miséricorde. »

Je n'ai pas besoin de dire, messieurs, à quel point M. Hallé fut fidèle à la touchante recommandation que lui faisait cette voix d'outre-tombe, toute sa vie en témoigne.

Mais, messieurs, cet aveu de Lorry, en révélant ainsi quel était alors l'état de la société française, portait avec lui un grave enseignement; privée ainsi de toute croyance, de tout principe, n'ayant plus foi en elle-même, cette société ne devait point tarder à s'écrouler : une grande révolution était imminente; déjà faite dans les hautes classes, elle allait infailliblement descendre et éclater dans la masse même de la nation;

c'est en effet ce qui arriva peu d'années après, et ce fut, pour M. Hallé, l'occasion de montrer quelle était la fermeté de son caractère et la générosité de son cœur.

De tous ses titres il n'en avait conservé qu'un seul, celui de *médecin des pauvres*, et dans cette clientèle il comprenait tous les malheureux et tous les proscrits.

Que de choses il y aurait à dire, messieurs, sur les rôles que les médecins peuvent être appelés à remplir dans les drames d'une révolution; des luttes qu'ils peuvent avoir à soutenir en faveur de tant d'infortunés, et de cette suprême protection que tout être souffrant est en droit d'attendre d'eux.

Alors, en effet, que le prêtre lui-même a été obligé de se retirer, de fuir une persécution qui s'est tournée contre son propre ministère, et contre le principe qui en faisait la force, le médecin ne se retire pas, il reste, son ministère à lui est encore respecté; il parle au nom de l'humanité, on lui permet à ce titre de soulager des maux desquels la pitié ne s'est point encore retirée, et alors par un noble mensonge, tout en se disant appelé à soulager des infirmités du corps, il est en réalité le dernier consolateur des peines de l'âme.

Ainsi Cabanis abrite et cache au fond d'un hôpital de malheureux proscrits, et il donne à Condorcet de quoi remplir la coupe qui lui fera braver l'échafaud.

M. Hallé est plus courageux encore; son titre de médecin le laisse pénétrer jusqu'au fond des prisons, il y suit ses infortunés clients, et c'est ainsi qu'il associe son nom à ceux de Malesherbes et de Lavoisier; illustres victimes qui reviendront à tout jamais dans les entretiens les plus douloureux de la postérité!

Enveloppé dans la proscription des fermiers généraux, et traduit avec eux devant le tribunal révolutionnaire, Lavoisier restait sans défense; pas une voix ne s'élevait en sa faveur sur les bancs de cette Convention qui renfermait un grand nombre de savants; la terreur avait glacé toutes les âmes, un seul osa faire une démarche publique et publier une sorte de plaidoyer, ce fut M. Hallé; il eut le courage de rédiger, au nom du lycée des arts, un rapport dans lequel il exposait tous les services que Lavoisier avait rendus à la science, et ce rapport il le fit distribuer à tous les membres de la Convention.

Vains efforts, inutile témérité! la Convention resta muette; elle n'osa pas même appuyer cette demande de sursis à laquelle on avait fait consentir Lavoisier.

A cette heure suprême, son génie lui disait, comme à André Chénier, que sa destinée n'était point accomplie; qu'il avait encore bien des œuvres à enfanter : « Je ne regretterais point la vie, disait-il, j'en ferais » volontiers le sacrifice à ma patrie, si je pouvais du moins terminer quel- » ques expériences salutaires à l'humanité! »

On connaît la réponse que fit le tribunal à cette demande de sursis, le sacrifice fut consommé! Déjà, d'ailleurs, tout était oublié, méconnu, effacé; ce n'était plus le savant, l'homme de génie, Lavoisier; c'était un *chiffre* : le fermier général n° 4!

Mais détournons les yeux de ces tristes effets des discordes civiles, et revenons, avec M. Hallé, à des temps plus heureux : après ces crises violentes, quand la société put enfin se reprendre à la vie, il retrouva d'anciennes amitiés et en forma de nouvelles qu'il put cultiver librement; il en était une bien chère à son cœur, c'était celle qui l'unissait à Collin d'Harleville. — Retiré, en l'an VIII, dans une délicieuse retraite de la vallée de l'Eure, Collin d'Harleville écrivait à M. Hallé, comme après un naufrage :

« Melpomène et Thalie ont retrouvé leurs adorateurs les plus fidèles » et les plus purs; cependant comme, même en poésie, on ne peut pas » toujours faire des scènes nouvelles, nous avons imaginé d'appeler au » milieu de nous nos amis; hélas! ils ne répondent que de loin à notre » appel, comme la fugitive Écho; mais cela même a sa douceur. »

Le moyen imaginé par Collin d'Harleville et par ses amis était alors fort en vogue, il consistait à s'envoyer réciproquement des *bouts-rimés* à remplir.

« C'est un de nos jeux non pas d'esprit, disait-il, mais de simple délas- » sement... et dussions-nous interrompre vos occupations les plus im- » portantes, nous vous adressons nos rimes légères. »

C'était le portrait de M. Hallé que ses amis s'étaient efforcés d'encadrer dans ces rimes légères.

Collin d'Harleville terminait ainsi le sien :

J'ai langui, j'ai souffert dans ma première *enfance*,
C'est que le bon Hallé ne m'était pas *connu*;
Mais depuis que son art sut prendre ma *défense*,
Jamais jusques à moi le mal n'est *parvenu*.

Un autre reprenait :

Ami de la vieillesse et soutien de l'*enfance*,
Il se dévoue à tous, de tous il est *connu*;
Des médecins Molière aurait pris la *défense*
Si Hallé de son temps au monde était *venu*.

C'était une provocation, il fallait y répondre, M. Hallé le fit en homme d'esprit.

« Cher ami, dit-il, dans sa lettre à Collin d'Harleville, j'ai reçu votre » triple cadeau, et votre triple défi ; mais l'Apollon que je sers ne rime » guère, et mon encens a rarement brûlé pour l'Apollon du Parnasse. »

Il s'exécute néanmoins et trace les portraits de ses trois amis, sinon avec un talent poétique du premier ordre, du moins avec un vif sentiment d'amitié; puis, ravi d'en être quitte, il leur dit:

Rimer contre vous trois n'est pas œuvre d'*enfance*,
Le secret des bons vers ne m'est que peu *connu*,
De Minerve pourtant j'ai bravé la *défense*,
Pardon! au dernier vers me voici *parvenu!*

et il signe le tout : Hallé *rimeur malgré lui*, avec force demandes de pardons pour ses chevilles, mais tout en protestant que si c'est du galimatias, du moins il n'est pas double.

Ceci, messieurs, se passait au temps du directoire et du consulat. Quand vint l'empire, M. Hallé se trouva attaché à la personne de Napoléon, en qualité de médecin ordinaire; la cour n'était pas pour lui un élément tout à fait inconnu; son père comme artiste, son oncle Lorry comme médecin, savaient et avaient pu lui dire, comment on peut, tout en gardant sa propre dignité, vivre dans la familiarité des grands.

M. Hallé était trop bien élevé pour jamais s'oublier, mais tout en conservant une exquise politesse et une parfaite urbanité de langage, il savait, à l'occasion, montrer toute l'indépendance de son esprit et la dignité de son caractère; il est vrai que les médecins ont cela de particulier qu'ils peuvent garder leur *franc parler* jusque dans les plus hautes ré-

gions; M. Hallé avait coutume de dire, en parlant de l'empereur : « Je » ne m'avise jamais d'aller sur son terrain, mais lorsqu'il vient me faire » la guerre sur le mien, je sais me défendre, et je ne crains pas de lui ré- » pondre. » M. Hallé entendait par là les discussions que l'empereur aimait à engager sur le peu de certitude de la médecine.

Un jour entre autres, attaqué vivement sur ce point, M. Hallé ne se défendait pas avec moins de vigueur : « Bah! répliqua l'empereur, vous » autres médecins, vous êtes tous un peu charlatans! vous guérissez, » quoi? quelques fièvres pernicieuses.—Mais c'est bien quelque chose, dit » M. Hallé : —Eh! encore, reprit l'empereur, est-ce avec du quinquina! » — Mais, sire, il faut bien que ce soit avec quelque chose; » et suivant sa coutume l'empereur se mit à dire : « Votre art est conjectural, dangereux » surtout; il peut coûter la vie à ceux sur qui on l'exerce. — Oh! sire, » permettez-moi de vous dire qu'il est un art plus glorieux sans doute, » mais bien plus dangereux que le nôtre et qu'on ne devrait exercer » qu'avec bien plus de ménagements! » L'empereur jugea prudent de ne pas pousser plus loin la discussion ; et pour cette fois il en resta là.

Grâce au tact le plus exquis, grâce surtout aux ressources de son esprit si distingué, M. Hallé savait admirablement se tirer des positions les plus délicates et cela sans faire de concessions.

J'en citerai encore un exemple :

La princesse Élisa, si bonne d'ailleurs, mais un peu gâtée peut-être par sa haute fortune, tenait tête un jour à M. Hallé sur une question à laquelle elle n'entendait absolument rien, et elle lui soutenait l'opinion la plus fausse avec toute la vivacité d'un amour propre qui se croit engagé; après bien des raisonnements, M. Hallé, poussé à bout, finit par lui dire, avec son plus gracieux sourire: « Tenez, madame, distinguons, j'ai peut- » être pour moi le *fait*, mais vous avez bien certainement le *droit*, j'en- » tends le droit de soutenir votre opinion, et cela par trois raisons : vous » êtes jeune, vous êtes belle, et vous êtes princesse! »

Quelle femme n'aurait consenti à se voir ainsi contredire! jeunesse, grandeur et beauté, où trouver de plus douces, de plus séduisantes compensations?

D'après tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, on doit voir que M. Hallé était un mélange rare d'esprit, de savoir et de bonté; il eût été difficile de dire quelle était de ces qualités celle qui l'emportait en lui; mais il y

avait cette différence que s'il savait, à l'occasion, modérer son esprit et en user avec une sage discrétion, il n'en était pas de même à l'égard de son savoir et de sa bonté : je l'ai prouvé, je crois, pour son savoir ; je veux encore parler de sa bonté. Elle était sans bornes comme sa science, et il s'y abandonnait tout entier, heureux de n'avoir pas à attendre ses moyens d'existence du produit de sa clientèle ; et bien différent de ceux qui, déjà pourvus de places lucratives et de riches emplois, ne s'en condamnent pas moins à une vie toute de lucre, sans repos et sans relâche, M. Hallé était d'un désintéressement dont rien n'approchait; il savait trouver toutes sortes de raisons pour ne pas se laisser payer : celui-ci était un artiste, comment aurait-il pu en recevoir quelque chose? lui qui était fils, petit-fils, neveu et petit-neveu d'artistes! Celui-là était un homme de lettres, à coup sûr il ne lui devait rien; ne comptait-il pas lui-même parmi ses parents l'auteur de *Manlius?* Cet autre était un ecclésiastique, il lui devait encore moins; car, de deux choses l'une : ou il n'avait juste que le nécessaire pour vivre, et alors comment prélever quelque chose sur son nécessaire? ou il avait du superflu, et alors ce superflu revenait de droit aux pauvres. Quant aux médecins et à toute la série de leurs parents et alliés, je n'ai pas besoin de dire qu'ils ne pouvaient pas même songer à lui offrir quelque chose. Mais, parmi tous ces privilégiés, il en était de plus privilégiés encore : c'était ceux qui, ne possédant rien, ne pouvaient réellement pas le rétribuer; le malheur était chose sacrée à ses yeux. On raconte qu'un jour, rentrant chez lui épuisé de fatigue, on lui annonce une dame qui venait pour le consulter. « Ah! » mon Dieu, dit M. Hallé, priez-la de revenir dans un autre moment, ou » plutôt d'aller trouver un confrère moins occupé. — Mais, monsieur, » elle n'oserait, dit-elle, car elle n'aurait rien à lui offrir! — Oh! alors, » s'écrie M. Hallé, c'est différent; je n'ai pas le droit de la renvoyer! »

A ce fait si touchant, j'en joindrai un autre, pour montrer à quel point sa bienfaisance était ingénieuse.

Quelque répandu que soit un nom en médecine, il y a toujours beaucoup de gens pour qui il est complétement inconnu. Or, un jour, M. Hallé est appelé dans un petit ménage d'honnêtes artisans : ces braves gens étaient loin de soupçonner que ce bon médecin, si empressé, si affable, vivait en quelque sorte dans la familiarité de l'empereur. Après bien des visites, bien des consultations, la guérison du père de cette famille

étant définitivement assurée, on lui offre une rétribution; M. Hallé, suivant sa coutume, se récrie, et trouve toutes sortes de raisons pour ne pas recevoir les honoraires qu'on veut lui donner; mais on se fâche, on est blessé de ses refus : toute peine mérite salaire, lui dit-on; bref, on insiste tant et si bien, que M. Hallé est forcé d'accepter. Mais quelle n'est pas l'étonnement de ces pauvres gens, quand ils apprennent qu'une main inconnue et généreuse a tout payé pour eux chez leurs fournisseurs, médicaments, combustibles, aliments, etc. C'était encore là un des artifices à l'usage de M. Hallé.

Qu'est-il besoin, maintenant que vous connaissez son désintéressement dans la pratique de la médecine, de vous parler de sa libéralité comme auteur, comme écrivain? ces faits sont connus de tout le monde. Chacun sait qu'il n'a jamais voulu tirer quelque profit de ses ouvrages; que s'il avait des collaborateurs, il leur abandonnait sa part d'honoraires. Ainsi fit-il pour ses articles du grand *Dictionnaire des sciences médicales*. En sa qualité de rédacteur du *Codex*, il n'avait pu se dispenser d'accepter sa part de ce que le gouvernement avait alloué aux collaborateurs, mais il employa cet argent à compléter le cabinet de physique de la Faculté.

C'est ainsi, messieurs, que M. Hallé comprenait les devoirs de notre profession; il les remplissait encore avec le même zèle, le même dévouement dans les premières années de la Restauration, à l'époque où, honoré de la confiance du comte d'Artois, comblé d'honneurs, il aurait pu, il aurait dû peut-être se donner quelques loisirs et goûter un repos nécessaire. Il s'y refusa, jusqu'au moment où, atteint lui-même d'une cruelle maladie, il fut obligé de réclamer à son tour les soins de ses confrères.

Longtemps il dut se faire illusion, ou du moins chercher à se faire illusion sur la nature du mal qui lui causait d'intolérables souffrances : telle était alors la condition de tous ceux qui étaient atteints de la pierre; et quand il se fut résigné à subir l'opération de la taille, il était trop tard. Aussi, et à l'inverse de ce qui se passe ordinairement, loin de le presser de s'y soumettre, ses amis, ses confrères l'en dissuadaient; Béclard, qui devait être chargé de pratiquer sur M. Hallé cette grave opération, l'en dissuadait tout le premier; Antoine Dubois, si bon juge en pareille matière, n'y était pas moins contraire; il avait même composé à ce sujet, et

de concert avec Béclard, un mémoire qui fut remis à la famille de M. Hallé, et dans lequel se trouvaient exposés tous les accidents qui pouvaient résulter de cette opération.

Ce mémoire, écrit tout entier de la main d'Antoine Dubois, avait cela de bien remarquable, qu'il signalait des accidents tout à fait en dehors des prévisions de la science.

« L'opération de la taille pratiquée sur M. Hallé, disait Antoine Dubois, amènera de graves accidents; et qui pourrait raisonnablement » assurer que la poitrine résistera à ce choc et n'en sera pas affectée? Le » contraire me semble à craindre. J'entrevois à peine, ajoutait Dubois, » quelques chances heureuses à travers beaucoup d'inconvénients et » même de malheurs. »

C'est le 11 janvier 1822 que ce mémoire, remis à la famille, fut communiqué à M. Hallé; il ne put ébranler sa résolution. C'est qu'en effet il n'y avait à choisir qu'entre ces quelques chances entrevues par Dubois et l'expectative de souffrir sans espoir d'allégement, sans autre issue qu'une mort lente et douloureuse. Toutefois, avant de se faire opérer, et dans ces terribles moments où tant d'autres ne seraient occupés que d'eux-mêmes, M. Hallé voulut revoir quelques pauvres malades, de crainte, disait-il, que la longue absence qu'il allait être obligé de faire ne leur parût un oubli.

L'opération fut pratiquée le 3 février par Béclard, en présence d'Antoine Dubois. M. Hallé la supporta courageusement. Tout promettait un succès inespéré. M. Hallé n'avait rien perdu de sa confiance et de sa sérénité; il avait voulu recevoir ses parents et ses amis. On le croyait sauvé, quand, le sixième jour, des accidents formidables vinrent inspirer les craintes les plus fondées, et bientôt survinrent les phénomènes que Dubois avait signalés, c'est-à-dire ceux d'une pneumonie ultime, affection à laquelle succomba M. Hallé, le 11 février 1822, dans les bras de ses enfants et de ses amis.

Maintenant, messieurs, et puisque au commencement de cette notice j'ai cru devoir vous parler des ascendants de M. Hallé, qu'il me soit permis, avant de terminer, de vous dire quelques mots de ses descendants. Je sais quelle est leur modestie et combien je risque de la blesser; je ne puis cependant m'empêcher de dire que si M. Hallé avait pu éprouver un juste sentiment de fierté, en considérant de quels hommes distingués

la Providence l'avait fait naître, il ne devait pas éprouver moins de satisfaction en jetant les yeux sur l'avenir que promettaient les êtres chéris auxquels il avait donné le jour, et les alliances que sa famille avait contractées.

Il laissait un fils héritier de son nom, un fils qu'il destinait dès lors à la magistrature, et qui en est aujourd'hui l'un des ornements; sa fille venait d'unir le nom de Hallé à un nom respecté de tous, célèbre à la fois dans l'Université et dans la pratique médicale, et que l'Académie de médecine s'applaudit encore aujourd'hui de voir si dignement porté par l'un des siens, le nom de *Guéneau de Mussy* enfin, auquel de jeunes rejetons promettent encore un long avenir d'honneurs et d'illustration.

M. Hallé a publié :

I. Observations sur les phénomènes et les variations que présente l'urine dans l'état de santé. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1779, t. III, pag. 469.)

II. Détail des expériences faites pour déterminer les propriétés et les effets de la racine de dentelaire dans le traitement de la gale. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1779, t. III, pag. 162.)

III. Observations sur les parties volatiles et odorantes des médicaments tirés des substances végétales et animales, extraites d'un mémoire de Lorry. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1784 et 1785, t. VII, pag. 306.)

IV. Observations sur deux ouvertures de cadavres qui ont présenté des phénomènes très différents de ceux que semblait annoncer la maladie. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1780 et 1781, t. IV, pag. 269.)

V. Mémoire sur les effets du camphre donné à haute dose, et sur la propriété qu'a ce médicament d'être le correctif de l'opium. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1782 et 1783, t. V, pag. 66.)

VI. *De præcipuis morborum mutationibus tentamen medicum, auctore* Ac. Lorry, *editionem, post auctoris fata curavit* J.-N. Hallé. Paris, 1784. In-12.

VII. Réflexions sur la fièvre secondaire et sur l'enflure de la petite-vérole. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1784 et 1785, t. VII, p. 423.)

VIII. Recherches sur la nature et les effets du méphitisme des fosses d'aisances. Paris, 1785. In-8.

IX. Réflexions sur le traitement de la manie atrabilaire comparé à celui de plusieurs autres maladies chroniques, et sur les avantages de la méthode évacuante dans ces maladies. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1786, t. VIII, p. 310.)

X. Rapport sur l'état actuel du cours de la rivière de Bièvre, et Indication au plan ou carte de cette rivière. (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1789, t. X. p. 70.)

XI. Procès-verbal de la visite faite le long des deux rives de la Seine, depuis le Pont-Neuf jusqu'à la Râpée et la Gare, le 14 février 1790 (*Mém. de la Soc. roy. de méd.* 1790, t. X, p. 86.)

XII. Observation d'une atrophie idiopathique simple, c'est-à-dire qui n'a été précédée par aucune maladie primitive ou antérieure, et n'a été accompagnée d'aucun accident et d'aucun symptôme étranger. (*Mém. de l'Institut acad. des sciences.* 1798, t. Ier.)

XIII. Observations sommaires sur une maladie qu'on peut appeler *anæmie* ou privation de sang, qui a attaqué tous les ouvriers d'une galerie dans une mine d'anthracite ou charbon de terre, en exploitation à Anzin, Fresnes et Vieux-Condé, près Valenciennes, et qui a été suivie et traitée sur quatre de ces ouvriers, à l'hospice de l'École-de-Médecine. (*Biblioth. méd.* Paris, 1802, t. VI.)

XIV. Rapport fait à la classe des sciences physiques et mathématiques de l'Institut national, au nom d'une commission chargée de vérifier l'efficacité de la gélatine animale dans le traitement des fièvres intermittentes. (Séance du 4 nivôse an XII.) (*Biblioth. méd.*, t. III.)

XV. Observations additionnelles sur l'anémie, ou privation de sang, qui a attaqué les ouvriers de la mine d'anthracite. (*Biblioth. méd.* Paris, 1803, t. VI.)

XVI. Histoire de plusieurs vaccinations pratiquées à Lucques, dans les mois de juin et juillet 1806. (*Mém. de l'Institut.* 1807, t. VIII).

XVII. Extrait d'un mémoire sur les irrégularités que la vaccine a présentées à Lucques dans le cours de l'année 1806. (*Bullet. de la Soc. de la Faculté de méd.* 1807, t. XV.)

XVIII. Observation sur une perforation de l'œsophage coïncidant avec plusieurs autres lésions organiques. (*Journ. de méd., de chirur. et de pharm.* 1808, t. XX.)

XIX. Observations sur une perforation ulcéreuse du diaphragme. (*Bull. de la Soc. de l'École de méd.* Paris. 1808.)

XX. Rapport suivi de soixante-trois observations et deux suppléments sur les effets d'un remède proposé par Pradier, pour le traitement de la goutte, fait à la Faculté de médecine de Paris par une commission nommée par ordre du ministre de l'intérieur. Paris, 1810. In-8.

XXI. Exposition des faits recueillis jusqu'à présent concernant les effets de la vaccination, et examen des objections qu'on a faites en différents temps, et que quelques personnes font encore contre cette pratique. (*Mém. de l'Inst.* 1816, t. XII.)

XXII. Discours prononcé à la Faculté de médecine de Paris. (Paris, 1816, in-4, et *Biblioth. méd.* 1816, t. LI.)

XXIII. Rapport fait à la Faculté de médecine de Paris, sur une épidémie qui a régné pendant cinq mois dans l'arrondissement de Gourdon (département du Lot). (*Bull. de la Soc. de la Faculté de méd.* Paris, 1816.)

XXIV. Collaboration au *Codex medicamentarius parisiensis.* Paris, 1818.

XXV. Note sur un moyen de prévenir la dégénérescence cancéreuse des engorgements du sein. (*Journ. de méd. de chirurg. et de pharm.* Paris, 1819.)

XXVI. M. Hallé a fourni au *Dictionnaire de Médecine* de l'ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE, les articles : *Air*, *Afrique*, *Aliments*, *Europe*, *Hygiène*, etc., et dans le *Dict. des sciences médic.*, divers articles faits en commun avec MM. Nysten, Thillaye, Guilbert.

XXVII. On doit à M. Hallé une traduction du mémoire de Goodwin, *Sur la connexion de la vie avec la respiration*; une édition des *Recherches sur la position des glandes*, par Th. Bordeu, et une édition des *Œuvres de Tissot*, enrichie de notes et d'une notice sur ce médecin. Enfin, on a publié en 1806, d'après les leçons de M. Hallé, un ouvrage ayant pour titre : *Hygiène ou l'Art de conserver la santé*, 1 vol. in-8.
